

## Une énigme venue de la préhistoire Les sites d'art rupestre au Québec

Daniel Arsenault

Number 37, Spring 1994

Des lieux chargés d'histoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8592ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Arsenault, D. (1994). Une énigme venue de la préhistoire : les sites d'art rupestre au Québec. *Cap-aux-Diamants*, (37), 62–65.



## Une énigme venue de la préhistoire

# Les sites d'art rupestre au Québec

**Qui sont ces artistes peintres? Quelle est la signification de ces figures tracées il y a des siècles?**

par Daniel Arsenault

**L**ORS DES JEUX OLYMPIQUES D'HIVER DE LILLEHAMMER, les Norvégiens, pour symboliser les diverses compétitions sportives, se sont inspirés de motifs d'art rupestre de leur pays remontant à l'époque préhistorique. Saviez-vous qu'au Québec, il existe également des sites d'art rupestre qui offrent un intérêt exceptionnel pour la connaissance de la préhistoire des populations autochtones? Certains d'entre eux se trouvent au cœur de territoires autrefois fréquentés par des populations nomades de langue algonquienne, les ancêtres des Algonquins, des Cris, des Attikameks et des Innus (Montagnais et Naskapis) qui y vivent aujourd'hui; d'autres occupent le Nouveau-Québec, là où vivent toujours les Inuit.

Les sites d'art rupestre peuvent être répartis en deux catégories. La première réunit les sites «à pétroglyphes», qui présentent des gravures. Ils sont situés le plus souvent sur des affleurements rocheux, à proximité de lacs ou de rivières. Les motifs, généralement inscrits sur des surfaces planes horizontales, ont été réalisés avec des outils en pierre, en andouiller ou même en os, créant, par abrasion, par percussion ou par bouchardage, diverses figures. La seconde catégorie, qui fait l'objet de notre article, regroupe les sites «à pictogrammes», caractérisés par des représentations symboliques peintes. Les motifs y sont généralement tracés sur des parois verticales, également situées en règle générale aux abords de plans d'eau. Pour réaliser ces pictogrammes, on recourait le plus souvent à une matière minérale friable: l'ocre.

Au Québec, on trouve des pétroglyphes à la fois au nord et au sud de la province, alors que les pictogrammes ont été exclusivement répertoriés dans les régions méridionales faisant partie du

Vue générale du site et de son environnement immédiat. Photo: Daniel Arsenault. (Archives de l'auteur).



Bouclier canadien. Ces derniers sites ont fait jusqu'à maintenant l'objet des travaux archéologiques les plus sérieux.

### Les sites à pictogrammes

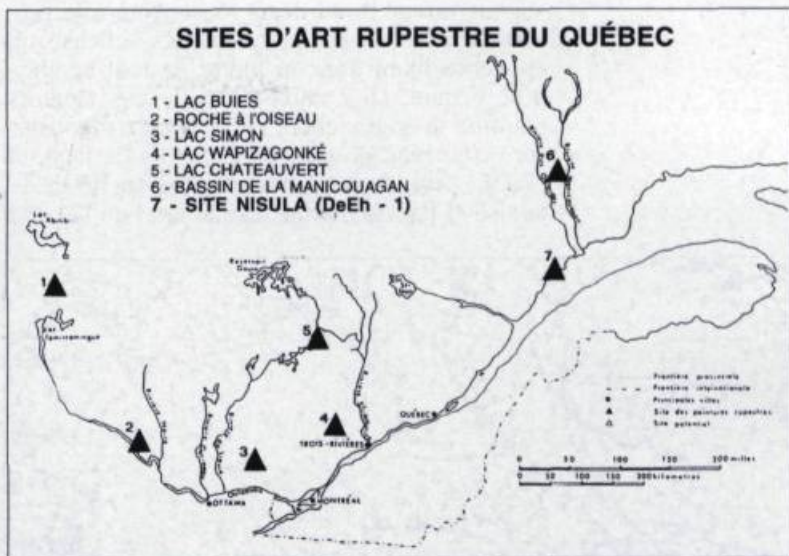
On ne dénombre actuellement que six sites à pictogrammes dans la province, ce qui représente un écart important par rapport à l'Ontario, par exemple, où on en a répertorié plus de 500, dont plusieurs ont fait l'objet d'analyses archéologiques. La recherche archéologique de ces sites a, du reste, été sporadique au Québec. Gilles Tassé, professeur d'archéologie à l'UQAM, a fait figure de précurseur dans les années 1970, en décrivant trois des six sites connus aujourd'hui, à savoir ceux de la Roche à l'Oiseau, sur la rive nord de la rivière Ottawa, du lac Buies, en Abitibi, et du lac Châteauevert, dans le haut Saint-Maurice; de plus, à la même époque, il faisait une étude détaillée du site du lac Wapizagonke, dans le Parc national de la Mauricie.

Par la suite, un cinquième site, celui du lac Simon, en Outaouais, a été répertorié, mais c'est la découverte du site Nisula qui a permis de mettre au point une nouvelle approche de l'art rupestre au Québec. Depuis 1991, en effet, l'étude de ce site, qui se trouve dans un vaste territoire occupé historiquement par des groupes montagnais, a permis à la recherche archéologique de faire des progrès importants.

### Le site Nisula

Le site Nisula se trouve au bord d'un lac de la région de Forestville, en Haute-Côte-Nord. Seul site d'art rupestre de tout l'est du Québec, il a été découvert en 1985 par madame Anne Nisula Saint-Jules, une Montréalaise d'origine finlandaise, qui parcourait le lac à l'occasion d'une journée de pêche à la truite. Levant les yeux vers l'une des falaises qui dominent le lac, elle fut intriguée par des marques rougeâtres visibles sur la paroi rocheuse. Ces marques lui rappelaient les motifs peints qu'elle avait observés autrefois dans sa Finlande natale. Elle communiqua alors avec des responsables du ministère des Affaires culturelles qui confirmèrent son identification; ils baptisèrent le site «Nisula» en son honneur. Il allait dès lors faire l'objet d'un projet de recherche pluridisciplinaire important.

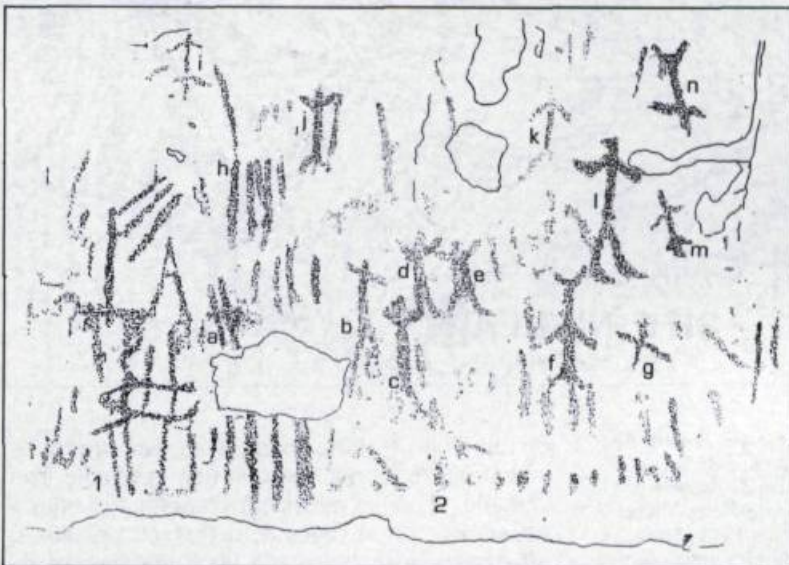
Les pictogrammes qu'on y trouve ont été peints sur une falaise escarpée dont les parois granitiques plongent directement dans les eaux du lac. Elles ont été façonnées et polies au fil des millénaires par l'activité et la fonte des glaciers. Leur surface, très lisse, est idéale pour y peindre des motifs à l'ocre rouge. Les pictogrammes ont pâli avec le temps; on a dénombré pas moins de 133 motifs distincts qui mesurent entre 1 et 25 centimètres. L'ensemble occupe près de 7 mètres



de largeur par 2 mètres de hauteur, soit une superficie d'environ 14 mètres<sup>2</sup>.

La plupart des motifs se résument à de simples traits verticaux ou obliques sans lien apparent, mais certains illustrent des figures humaines ou animales, ou même des personnages à l'allure étrange ou fantasmagorique. Ainsi, on distingue un figurant qui marche les bras en croix, un autre

Sur cette carte sont inscrits les 7 sites à pictogrammes répertoriés au Québec. À noter que celui du Bassin de la Manicouagan (6) n'a pas encore été localisé. (Daniel Arsenault, Louis Gagnon. «Site Nisula (De Eh-1). Rapport final» – juin 1993, p. 5).



représenté la tête en bas, ou encore ce qui paraît être une sorte de poisson. On trouve également des pictogrammes plus complexes, tel ce personnage cornu, ou cet autre qui paraît tenir un grand poisson. L'un des motifs les plus intéressants représente deux figurants côte à côte, les bras levés, donnant ainsi l'impression d'exécuter une danse cérémonielle ou, à tout le moins, de manifester leur exubérance.

Étant à ciel ouvert, le site Nisula est exposé continuellement au vent, à la pluie, au rayonnement

Dessin – calque des sections II-B, II-C et II-D. (Daniel Arsenault, Louis Gagnon. «Site Nisula (De Eh-1). Rapport final» – juin 1993, p. 62).



solaire, au gel et au dégel, ou encore à la prolifération des végétaux, surtout les lichens qui, en s'enracinant dans la pierre, la font écailler, puis éclater. La combinaison de ces facteurs entraîne sa dégradation. De plus, on a pu observer qu'un bloc de près de 2 mètres de long, et pesant plus d'une tonne, s'est détaché de la falaise et repose maintenant au fond du lac, sur

## La datation du site Nisula

L'occupation humaine en Haute-Côte-Nord remonte à un peu plus de 5 000 ans; plusieurs groupes culturels, qui se distinguent chacun par des modes de vie et de fabrication d'objets usuels sensiblement différents, se sont succédé dans ce vaste territoire. Certains archéologues pensent que les ancêtres directs des Montagnais occupaient déjà la région il y a au moins 2 000 ans. Lequel ou lesquels de ces groupes culturels sont l'«auteur» des œuvres de Nisula?

En 1993, une nouvelle méthode de datation au carbone 14 applicable à l'art rupestre a été testée sur le site et les résultats seront connus au printemps 1994. Même imprécis, ceux-ci permettront de mieux situer la production des pictogrammes dans le temps.

Une autre façon de déterminer l'ancienneté du site a été fournie par l'étude d'une série de cartes de la Nouvelle-France dressées entre les années 1731-1733 par un jésuite, le père Pierre-Michel Laure. L'analyse minutieuse de ces cartes a permis de repérer un lac dont l'emplacement concorde assez bien avec celui du site. Il porte le nom, en montagnais ancien, de *Pepéchapissinagan*, avec la mention: «sur le roc on peut voir des figures naturellement peintes», qui semble tout à fait conforme au sens de ce mot. Si la référence correspond effectivement à la localisation de Nisula, il s'agirait de la mention la plus ancienne de peintures rupestres au Québec et ceci signifierait que le site est antérieur aux années 1730.

Afin d'enrichir ces informations, des recherches archéologiques ont été menées autour du lac dans le but de découvrir des indices matériels comparatifs. Cette démarche s'est toutefois révélée infructueuse jusqu'à maintenant même si les perspectives restent très prometteuses pour l'ensemble de la région.

## L'interprétation du site

La comparaison des pictogrammes du site Nisula avec ceux d'autres sites connus au Québec et dans le reste du Bouclier canadien offre de nombreuses possibilités d'interprétation. La présence récurrente de motifs d'un site à l'autre suggère le partage et la diffusion de certaines valeurs culturelles sur un vaste territoire. Le personnage cornu, qui semble être l'une des figures majeures de ces images préhistoriques, apparaît à deux reprises au site Nisula. Quel en est le sens?

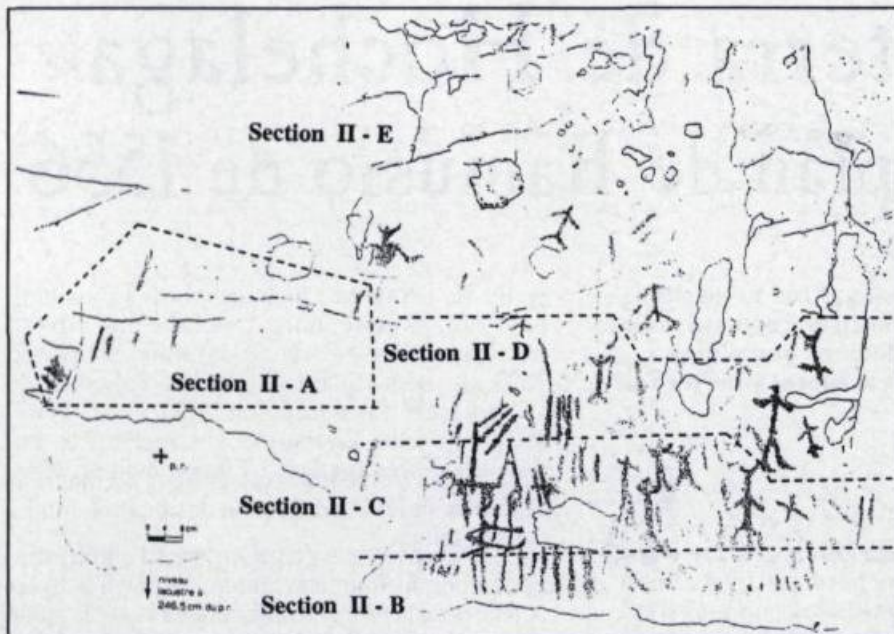
Selon certaines traditions orales autochtones, corroborées par les écrits des premiers Européens venus sur le continent américain, ce sont



L'une des «Cartes du Domaine du Roy en Canada» dressée par le jésuite Pierre-Michel Laure, 1733 (détail). À noter les mentions suggérant la présence de site à pictogrammes. Ainsi, à l'emplacement du lac Pepéchapissinagan est écrit la mention «on voit dans le roc des figures naturellement peintes». Il s'agit peut-être ici de la première mention historique du site Nisula. (Daniel Arseneault, Louis Gagnon. «Site Nisula (De Eh-1). Rapport final» - juin 1993, p. 23).

ce que l'on présume avoir été sa face ornée. Ce site subit donc une détérioration graduelle irréversible, d'où la nécessité d'enregistrer minutieusement les vestiges actuels, bien préservés, au moyen de calques, de photographies et de prises d'échantillons, et de les conserver adéquatement. Les observations faites à l'œil nu et à la loupe, de même que les photos macroscopiques ont permis de dire que pour dessiner les pictogrammes, les artistes préhistoriques ont appliqué l'ocre rouge avec leurs doigts de préférence à tout autre instrument (pinceau, bâtonnet). Celle-ci, réduite en poudre et mélangée à de l'eau, adhérait et s'étendait facilement sur la surface rocheuse. La composition de l'ocre, une fois analysée en laboratoire, permettra de déterminer si elle provient des gisements connus de la Haute-Côte-Nord ou d'ailleurs.





les chamans, des hommes et des femmes investis de pouvoirs magico-religieux, qui produisaient ces œuvres artistiques dans le cadre de rituels particuliers. Ils exprimaient alors ce qu'ils ou elles avaient «vu» en rêve ou en transe, par exemple un contact avec les puissances surnaturelles, les esprits du ciel et de la terre, ou encore des événements à venir. On peut donc présumer que les sites de peintures rupestres tel Nisula étaient en général des lieux sacrés où l'art et la religion s'entremêlaient. L'enquête ethnographique entreprise dans le cadre du Projet Nisula auprès des Aïnés montagnais pourrait fournir bientôt des informations pertinentes à propos des lieux sacrés traditionnels, de leurs fonctions comme de leur localisation. Une telle enquête devrait en outre favoriser la poursuite des recherches archéologiques en fournissant des indications précieuses quant à l'emplacement d'autres sites d'art rupestre sur la Côte-Nord.

Malgré les difficultés d'interprétation et de datation qui s'y rattachent, l'art rupestre constitue un domaine passionnant et riche de possibilités pour la compréhension des pratiques religieuses, artistiques et culturelles des populations autochtones qui occupaient ce territoire à l'époque préhistorique. Il convient en ce sens de sortir de l'oubli ces lieux de mémoire. ♦

L'auteur tient à remercier Louis Gagnon, Charles Martijn, Alan Watchman et Sylvie Vincent qui ont participé à l'étude de ces pictogrammes, et désire souligner l'étroite collaboration du Conseil de Bande de la réserve montagnaise de Betsiamites au Projet Nisula.

**Daniel Arsenault**, archéologue, est responsable du Projet Nisula et chargé de cours en art précolombien au département d'histoire de l'Université Laval.

Dessin-calque du panneau II avec, indiquée par un trait discontinu, la délimitation des cinq sections (II-A à II-E). Dessin-calque des sections II-B, II-C et II-D. (Daniel Arsenault, Louis Gagnon. «Site Nisula (De Eh-a). Rapport final» - juin 1993, p. 56).



Enregistrement par picotage au crayon-feutre (technique «point-par-point») sur papier-calque transparent de pictogrammes du site Nisula. (Photo prise sur le rebord occidental de l'alcôve, section II-A). Photo: Daniel Arsenault, 1993. (Archives de l'auteur).



**LA,  
OÙ LA PRÉHISTOIRE  
REFAIT SURFACE**



Un complexe archéologique racontant 5 000 ans de présence amérindienne, à travers ses expositions, son laboratoire de découvertes, ses fouilles archéologiques, son diaporama, ses visites commentées et ses sentiers en forêt.

Ouvert tous les jours  
du 16 mai au 5 septembre 94

**Parc archéologique  
de la Pointe-du-Buisson**  
333, Emond  
**MELOCHEVILLE, QUÉBEC**  
J0S 1J0  
(514) 429-7857